



Journal of Alpine Research | Revue de géographie alpine

107-1 | 2019

Friches en montagne : problématiques, enjeux et opportunités

Défrichage et enfrichement en haute vallée du Cañar (Sud andin de l'Équateur) : l'empreinte de l'émigration paysanne sur un paysage agraire ?

Michel Vaillant et Marc Oswald



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rga/5354>

DOI : 10.4000/rga.5354

ISSN : 1760-7426

Éditeur

Association pour la diffusion de la recherche alpine

Référence électronique

Michel Vaillant et Marc Oswald, « Défrichage et enfrichement en haute vallée du Cañar (Sud andin de l'Équateur) : l'empreinte de l'émigration paysanne sur un paysage agraire ? », *Journal of Alpine Research / Revue de géographie alpine* [En ligne], 107-1 | 2019, mis en ligne le 06 avril 2019, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rga/5354> ; DOI : 10.4000/rga.5354

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.



La Revue de Géographie Alpine est mise à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Défrichage et enfrichement en haute vallée du Cañar (Sud andin de l'Équateur) : l'empreinte de l'émigration paysanne sur un paysage agraire ?

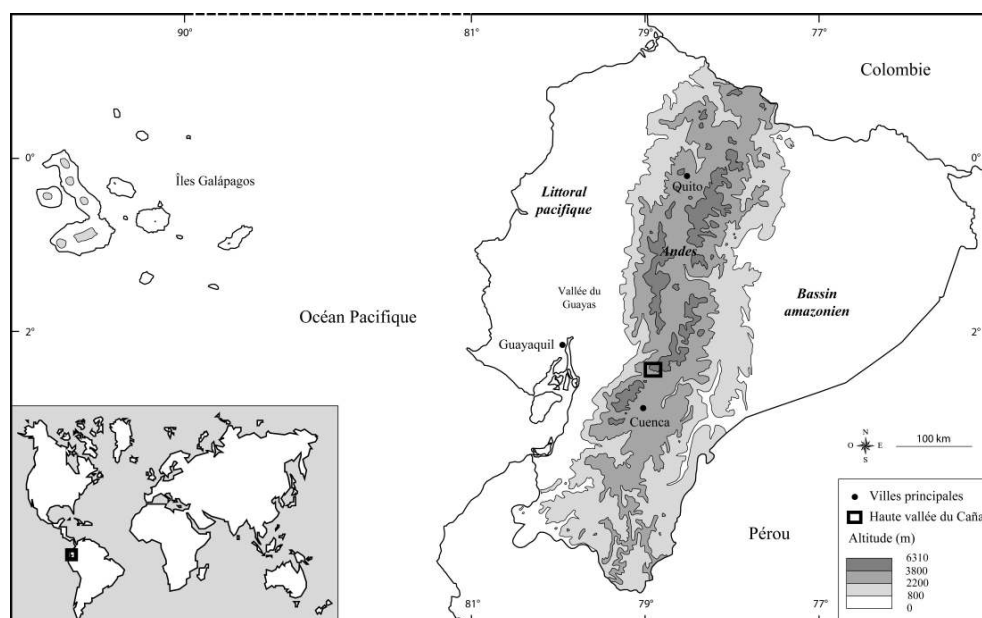
Michel Vaillant et Marc Oswald

Introduction

- 1 Dans leur acception générale, les friches ont mauvaise réputation (Diry & Mignon, 2000). Elles portent en elles « les notions d'abandon, de césure, de crise, de déprise » (Janin & Andres, 2008). Dans la haute vallée andine du Cañar (Fig. 1), l'analyse des relations entre les évolutions du paysage et les transformations passées et récentes de l'agriculture a relevé un étrange paradoxe : certaines unités de paysage, apparemment abandonnées à la friche, suggèrent le déclin progressif de l'agriculture tandis que dans le même temps, d'autres, situées à un étage agro-écologique supérieur, laissent entrevoir une mise en valeur de nouvelles portions du finage. Le paysage s'ouvre toujours plus haut en altitude ou à flanc de colline (induisant un accroissement du risque agricole et de la distance aux soles), alors qu'il tend à se refermer plus bas, sur des sections pourtant *a priori* plus favorables à l'agriculture et plus proches des habitations. Que dire alors de ce paysage qui donne à voir un processus d'enfrichement dans certaines de ses sections et de défrichage dans d'autres ? Quel sens accorder au terme de friche quand la montagne renseigne des modes de mise en valeur agricole apparemment antagoniques ?
- 2 Telles sont les questions que nous nous proposons de traiter dans le présent article, en considérant la friche comme fil d'Ariane. L'attention est portée sur les espaces non directement cultivés, souvent regroupés sous ce terme, assimilant à la fois des parcelles entretenues par un travail du sol mais non-cultivées, des espaces sans activité agricole et

abandonnés au recrû forestier, voire des parcelles maintenues en herbage dont certaines seront reconverties en champs de pommes de terre. Un soin particulier est apporté au « décryptage » des fonctions exactes de ces espaces au regard des pratiques des agriculteurs concernés par leur mise en valeur.

Figure 1. Carte de l'Équateur et localisation de la haute vallée du Cañar



Source : Institut géographique militaire de l'Équateur. Élaboration : Vaillant, 2013.

- 3 En prenant appui sur la diversité des espaces en friche décrits et des dynamiques agraires les générant, nous discutons le sens du mot friche avant de revenir sur la situation agraire du Haut-Cañar, en tenant l'hypothèse que les dynamiques récentes de défrichage et d'enrichissement renvoient aux disparités socio-économiques des exploitations agricoles résultant (i) d'un accès différencié aux ressources comme legs de l'histoire et (ii) de leurs rapports au fait migratoire. Précisons qu'au seuil du XXI^e siècle, l'Équateur fut frappé par une série d'évènements¹ dont les effets cumulés le plongèrent dans la période économique la plus sombre de son histoire républicaine (Acosta, 2006). Corollaire : entre 1998 et 2000, trois cent mille Équatoriens quittèrent officiellement le pays. Cette émigration, de par sa promptitude et son ampleur, avait alors tout du signe avant-coureur de l'exode rural avec des effets attendus comme ceux du retour du milieu à la nature, se matérialisant par l'apparition de la friche dans certaines sections du paysage.

Analyse du paysage et étude des transformations agraires : points de méthode

- 4 Les données furent recueillies de janvier 2007 à décembre 2008 dans le cadre d'une recherche doctorale (Vaillant, 2013) en agriculture comparée (Cochet, 2011), sachant qu'un court séjour, en 2015, permit de compléter l'analyse, et de confirmer le paradoxe. Cette analyse comprend deux étapes. Avec la première, nous cherchons à montrer que les conditions de milieu jouent un rôle majeur sur la localisation des usages agricoles dans la haute vallée, mais que ces conditions ne peuvent suffire à elles seules à en donner le sens.

C'est pourquoi la seconde étape est conduite, avec pour but de resituer les éléments du paysage observés dans les transformations, passées et récentes, de l'agriculture du Haut-Cañar.

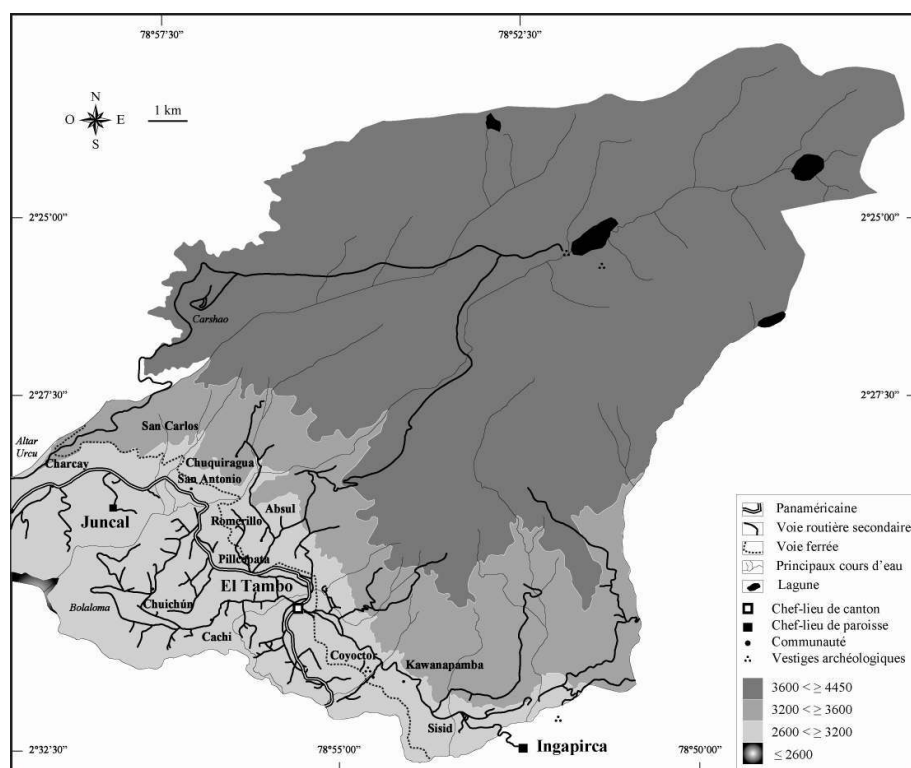
- 5 La première étape, menée à l'échelle de la région d'étude, prend la forme d'une analyse du paysage. Ce travail s'appuie sur une contextualisation des observations (i) menées avec les anciens sur le terrain et (ii) recoupées avec la littérature traitant des aspects géomorphologique et édaphique de cette montagne tropicale, ainsi que sur l'étagement de ses formations végétales. Pour caractériser les différents sous-espaces, diverses variables ont été relevées tant pour la végétation spontanée – la nature et l'âge des formations végétales, les espèces remarquables – que pour celle cultivée – les plantes et les modalités de leur culture (association, assolement) –. Il en a été fait de même pour les animaux domestiques, dont la conduite d'élevage a été caractérisée. Tous ces éléments ont bien souvent fait l'objet de discussions avec des témoins afin de dater leur apparition et/ou qualifier leur processus de diffusion spatiale. En convoquant la mémoire des anciens, le dialogue avec des scientifiques contemporains (historiens, anthropologues) et la consultation de la littérature, les transformations du paysage agraire sont ainsi mises en cohérence, en tenant compte de l'enchaînement des faits majeurs au premier rang desquels figure le vaste mouvement migratoire évoqué précédemment.
- 6 La seconde étape s'appuie sur le suivi de la trajectoire de 163 familles agricoles. Les données recueillies, grâce à l'aide d'entretiens compréhensifs (Kaufmann, 2011), précisent les modifications opérées par ces familles sur leur système de production agricole. Elles ont été complétées par une analyse fine des activités extra-agricoles dont celles issues de la migration. Enfin, un minutieux travail d'observations des parcelles effectivement exploitées a permis de recouper les propos recueillis dans les entretiens. Ces éléments sont mobilisés afin d'enrichir le regard porté sur ces espaces et d'aider à la compréhension des raisons du paradoxe observé. Il s'agit notamment de considérer les pratiques des agriculteurs puis d'en saisir les raisons qui les sous-tendent. Le recours à l'histoire agraire de la haute vallée du Cañar au cours du dernier demi-siècle permet d'éclairer et de donner sens aux rapports entre types de friche (nature, fonction, gouvernance) et trajectoires des exploitations agricoles, mobilités spatiales et processus de différenciation à l'œuvre au sein de la société.

Résultats

Enrichissement et défrichage comme paradoxe d'un paysage agraire

- 7 La haute vallée du Cañar présente un profil de pentes et de replats chahutés par la tectonique. Influencée par l'altitude (2350-4450 m), la diversité des conditions géomorphologiques et édaphiques est à l'origine de l'étagement de trois écosystèmes distincts (Fig. 2) : (i) le bas-pays (étage inférieur) formé de terrasses superposées en escalier, (ii) une corniche disséquée et à rupture de pente différentielle, qui s'intercale entre le bas-pays et (iii) des plateaux d'altitude sculptés par les glaces (étage supérieur).

Figure 2. Carte de la région d'étude



Source : Guaicha *et al.*, 2001. Élaboration : Vaillant, 2013.

- 8 Au bas-pays, les formations arborées spontanées ont pratiquement disparu, ne subsistant que d'infimes fragments d'une forêt andine regroupés en particulier le long des versants difficiles d'accès. La plupart des ressauts (flancs des ravins, vallons aux maigres régosols) sont tapissés d'une lande à astéracées. Les terrasses alternent pour l'essentiel prairies temporaires d'association (graminées, légumineuses fourragères) et champs de cultures diverses et variées, associées ou successives (céréales, légumineuses, cucurbitacées, tubercules, plantes potagères et fruitières, herbes médicinales), enclos dans certaines sections de cet étage (Fig. 3). Le bas-pays se révèle ainsi en tant qu'écosystème intensément cultivé laissant peu de place à la friche et ne montrant aucun signe apparent de déprise, à l'exception de rares espaces envahis par le kikuyu (*Pennisetum Clandestinum*).

Figure 3. Mosaïque de parcelles encloses tapissant la partie occidentale du bas-pays



© M. Vaillant.

- 9 La corniche constitue un écosystème intermédiaire qui se distingue de l'écosystème supérieur par la quasi-absence de végétation spontanée et se différencie de celui du bas-pays par une moindre diversité et un changement dans la composition de la végétation cultivée. À l'exception du kikuyu, sensible au gel à ces altitudes, les graminées fourragères prédominent dans les quelques grandes prairies (> 20 ha) qui restent toutefois marginales au regard des mosaïques de friches herbeuses, parfois âgées et mitées par de petits champs de tubercules divers ou de terres à nu. Des prairies à la végétation herbacée spontanée (en particulier *Calamagrostis*) occupent aussi certains recoins de cette corniche, alors que d'autres présentent déjà des stades de formations ligneuses secondaires (du stade du couvert hétérogène et discontinu au stade de la lande de plusieurs années tendant à se refermer). La composition et la distribution de la végétation peut ici laisser l'observateur, au premier abord, profondément perplexe. Cette unité de paysage suggère en fait un processus d'enrichissement (Fig. 4), confirmé par les anciens : la végétation herbacée, au départ plus compétitive, occupe rapidement les espaces *a priori* abandonnés avant que n'apparaissent les premières espèces ligneuses qui étoufferont peu à peu les herbes en monopolisant la lumière.

Figure 4. Sous-espace partiellement dépris sur la corniche (enrichement par des formations ligneuses)



© M. Vaillant.

- 10 Enfin, l'étage supérieur est constitué de paysages épousant les modelés d'origine glaciaire des hauts reliefs tabulaires. Ils furent dénommés páramos par les Espagnols, en référence aux plaines inhospitalières dépourvues de formations ligneuses de leur pays d'origine (Acosta-Solis, 1984). Les páramos ressemblent à des pelouses d'altitude, constituées d'une végétation basse, dense et composée en majorité d'espèces endémiques (60 % des 5000 plantes recensées, d'après Buytaert *et al.*, 2006). Alors que les formations ligneuses basses, à croissance lente et globalement rares (*Polylepis* spp, *Buddleja incana*, *Gynoxis*) tapissent surtout les flancs escarpés des vallées, les graminées prédominent sur cet étage, notamment les genres *Calamagrostis intermedia* et *Stipa ichu* (Minga & Nugra, 2009). Dans les hauts-páramos, ces graminées spontanées sont périodiquement soumises au roulis du feu pour en faciliter l'accès et le prélèvement par les bovins en divagation. Sur certains replats des bas-páramos, mais aussi le long des cours d'eau, les prairies d'espèces allochtones de poacées (excepté *Pennisetum clandestinum*), déjà observées au bas-pays, semblent en revanche avoir pris le pas sur les tapis graminéens spontanés. Ces prairies peuvent être, par endroits, découpées par des polygones de tubercules ou de fève (Fig. 5). Malgré la distance aux habitations, l'altitude et la rigueur des conditions bioclimatiques, les páramos apparaissent comme un écosystème particulièrement anthropisé : feu et labour marquent le paysage du signe de la défriche, à tel point que les équilibres écologiques de ce fragile écosystème semblent altérés (surpâturage, compaction des sols au risque pesant sur les ressources hydriques).

Figure 5. Avancée du front fourrager dans les páramos, moyennant défrichage préalable au tracteur



© M. Vaillant.

11 En résumé, l'analyse du paysage du Haut-Cañar renseigne une distribution étagée de la végétation, sous l'effet de facteurs géomorphologiques et édaphiques eux-mêmes influencés par l'altitude. La variation de ces facteurs sur des distances relativement courtes rend complexe une représentation détaillée de cet étagement. Même sommaire, une schématisation permet néanmoins d'appréhender les interactions entre caractéristiques du milieu et développement de populations végétales distinctes (Tabl. 1).

Tableau. 1. Schématisation de l'étagement écologique de la haute vallée du Cañar

Alt. (m)	Rélief (substrat volcanique) (Mondell et al., 1997)	Régime climatique (Phamit, 1994)	Classification des sols (MAG-SIGAGRO, 2002)	Formation végétale climatopie (Acosta-Solis, 1998)	Espèces endémiques (e) ou introduites (i) remarquables dans les composantes paysagères	Principales espèces cultivées (Associations : "+" signale plusieurs cultures associées sur une même parcelle)	Types de friche ou parcelles défrichées récentes	Alt. (m)
4 400	Sommets convexes ou escarpés	Nival	Minéral		Espèces ligneuses rares (e) : Polylepis spp., Buddlejancaria, Gynoxis	Prairies fourragères Quelques champs de tubercules	Pelouse naturelle parfois brulée	4 400
4 000	Plateau d'altitude		Andosols Régozols	Pelouse	Graminées (e) : genres Stipa richu, Calamagrostis intermedia Espèces arbores (e) : Podocarpus (Podocarpaceae) Quinus (Polemoniaceae) Quishur (Buddlejaceae) Hurtacoles (i) : Lolium, Dactylis Tillandsia Pratense	Tubercules (e) : Solanum tuberosum, Mellor (Melloraceae), Trufette acide (Oxalis tuberosa), Capsacine tuberosa (Trochilaceae tuberosa) Champs : tubercules/livieracine ou orge	Friches ligneuses : formation buissonnante fermée Friches plus jeunes : brousses pâturées) de calamagrostis Prairies semées d'association luzerne, dactyle, trèfle Quelques friches pâturées retournées pour un tubercule	4 000
3 100	Terrasses superposées	Équatorial froid de haute montagne	Bruncosols Vertisols Régozols	Lande	Espèces arbores : eucalyptus (i), cyprès (i) Onopencas (e), Arraizán (Eugenia halli) (e), Aché (Alnus pedunculata), Callao (Erythrina umbellata H. B. K.) Quinua (Quinua tangarana) (e) Guzay (Eriobotrya grandiflora) (e) Asteraceae (e) Graminées : Molino (i)	Arbres fruitiers (e) : cassis tardif (Prunus serotina Ehrh), Chontarón (Cordia chrysopetala Heilbr.) Granadines : genres Artocarpus, Dactylis (i), Hicoria lanata (i), Lolium (i)		3 100
2 400		Équatorial mésotermique semi-humide		Forêt andine		Prairies d'association (dactyle+versin+ trifolium) Champs : maïs+haricot+cucurbitacées/ prosuberulescens Plantes pâturées. Plantes tubères.	Friche pâturée de tubercule Quelques parcelles de tubercule remises en culture	2 400

— Frange de contact ne marquant pas une discontinuité franche entre deux étages

Élaboration : auteurs.

La friche dans une histoire agraire marquée par les inégalités sociales et les mobilités spatiales

Avant 1960, des dynamiques paysagères inscrites dans un legs de la période coloniale

- 12 À l'aube des années 1960, l'agriculture de la haute vallée était marquée du sceau de la dualité, legs de l'histoire coloniale espagnole. La grande propriété (*hacienda*) occupait la majorité de l'espace. Y était pratiquée, moyennant le recours à une main-d'œuvre indienne assujettie, une agriculture associant des élevages (bovins et équins) pastoraux en corniche et sur les páramos à des systèmes à base de céréales (blé, orge) sur les terrains les plus productifs du bas-pays (faible inclinaison de la pente, irrigation). Les espaces de moindre potentialité agricole de l'*hacienda* étaient quant à eux laissés à la disposition des travailleurs indiens permanents et saisonniers qui y mettaient en œuvre des systèmes de polyculture-élevage diversifié. Aux étages supérieurs, l'usage du feu était pratique courante, permettant d'ouvrir le paysage pour en faciliter l'accès aux troupeaux tout en favorisant une repousse herbeuse davantage palatable par ces derniers. Dans les interstices de la grande propriété se nichaient des communautés indiennes s'efforçant de subvenir à leurs besoins en mettant en œuvre, eux aussi, des systèmes de polyculture-élevage diversifié sur des exploitations exiguës (minifundisme) aux soles dispersées sur les différents étages écologiques. Les terrains en propriété privée du bas-pays étaient cultivés de façon intensive : maïs associé à diverses plantes (courges, haricot, quinoa), le plus souvent en rotation avec des légumineuses (pois, lentille) et des céréales à paille (blé, orge). Quant à la corniche, elle abritait une multitude de lopins indivis redistribués périodiquement. Si les fruits de la récolte revenaient aux familles en disposant de l'usufruit (conditionné à des obligations collectives), l'organisation sociale de la production relevait d'une instance communautaire élue, chargée chaque année de désigner les parcelles de friches à remettre en culture ainsi que les champs à laisser au repos. La pratique de l'assolement réglé constituait un mode de lutte biologique efficace pour rompre les cycles de développement des bioagresseurs des plantes cultivées (tubercules en particulier), les friches herbeuses (pâturées) de plusieurs années favorisant, dans ce système, le renouvellement de la fertilité des sols.

Seconde moitié du XX^e siècle : défricher pour produire du lait et nourrir une population croissante combinant agriculture au « pays » et migration circulaire à l'échelle nationale

- 13 Les politiques mises en œuvre au cours des décennies 60 et 70 ne mirent pas fin au minifundisme, du fait de réformes agraires timides (Cueva, 2003) et d'un accroissement démographique soutenu. Quelques familles mieux dotées en capitaux (social notamment) parvinrent bien à tirer parti de ces réformes : elles accrurent la taille de leur exploitation, formant ensemble un front fourrager avançant sur la corniche dans le but de produire du lait en réponse à une demande urbaine croissante. Au sein de ces systèmes de culture, point de friches herbeuses mais des prairies temporaires d'association en rotation avec des cycles de tubercules.
- 14 Les politiques néolibérales conduites à partir des années 80 contraignirent en revanche bon nombre de familles indiennes minifundistes à ajuster leurs pratiques agricoles aux

exigences du marché. Il est vrai que ces politiques eurent notamment pour effet de tirer encore à la baisse les prix agricoles réels (García Pascual, 2006). Face à la dégradation de leur revenu agricole, les familles réduisirent le temps passé sur l'exploitation pour l'affecter à des activités « extérieures » rémunérant davantage le travail. Pour ce faire, ils modifièrent leur système de polyculture-élevage diversifié, en s'affranchissant notamment des obligations collectives (fin de l'assolement réglé, attribution d'usufruits individuels permanents) et en adoptant de nouvelles pratiques faisant moins de cas des processus biologiques. Mais le raccourcissement de la durée de la friche herbeuse (au profit d'une augmentation du nombre de cycles de tubercules dans le but de nourrir une population croissante) et la présence continue de plantes cultivées rendue possible par la fin de l'assolement réglé furent à l'origine d'une infestation des bioagresseurs des tubercules ainsi qu'une baisse de la fertilité des sols que les producteurs s'efforcèrent de contenir en recourant, de manière croissante, aux intrants de synthèse et aux produits phytosanitaires. Le temps libéré sur l'exploitation favorisa des migrations circulatoires (Cortes, 2008) organisées entre le Haut-Cañar et les bassins d'emploi de l'Équateur (vastes bananeraies et complexes sucriers du littoral pacifique, chantiers de construction des villes en pleine expansion). La forme circulatoire de la migration avait ceci d'avantageux qu'elle permettait la présence des hommes lors des pics de travail du calendrier agricole, maintenant ce faisant dans le Haut-Cañar une agriculture paysanne à haute intensité de travail, illustrée par des paysages sans signe apparent de déprise, bien au contraire (mise en culture vivrière et fourragère de pans de corniche autrefois dédiés à l'affouragement sur pied de bovins). Depuis la réforme agraire de 1964, les paysans du Haut-Cañar, quoique soumis à bien d'autres entraves (ségrégation ethnique, discrimination salariale, inégalités d'accès aux services publics, etc.), jouissaient au moins de la liberté de circulation.

En réponse aux conjonctions de crise de la fin du XXe siècle, une migration internationale massive à l'origine du paradoxe « enrichissement/défrichage » imprimant le paysage

- 15 Puis survint, à la fin du XX^e siècle, cette conjonction de crises de diverses natures (écologique, financière, sociale) à l'origine d'un effondrement de l'économie nationale qui contraignit bon nombre de familles à rechercher à l'étranger (via l'émigration) les ressources nécessaires à la satisfaction de leurs besoins essentiels. La restriction des politiques migratoires des pays de destination (notamment depuis les attentats du 11 septembre 2001) mit fin à la forme circulatoire de la migration des paysans du Haut-Cañar (libre circulation entre exploitation agricole minifundiaire et opportunités d'emploi extérieur). L'émigration, éminemment clandestine, ne permettait en effet plus le retour temporaire des hommes pendant les pics de travail du calendrier agricole : les systèmes de production de bon nombre de familles en ont dès lors, et à nouveau, été modifiés en profondeur.
- 16 La contraction du volume de travail agricole disponible a entraîné la réduction du nombre de cycles de tubercules. La conversion à l'élevage bovin laitier, déjà engagée lors des décennies précédentes, connaît depuis un nouvel essor. C'est que cette orientation productive répond à la demande du marché (consommateurs urbains notamment) tout en correspondant pleinement aux nouvelles conditions dans lesquelles les familles opèrent (écrêtage des pointes de travail, prix du lait rémunérateur et trésorerie moins tendue du fait de paiements échelonnés, moindre risque agricole, constitution d'un capital sur pied).

Dans ce système de production plus intensif en capital (races bovines à plus haut potentiel de rendement, recours à des produits vétérinaires) mis en œuvre par les familles bien dotées en capitaux (les familles de migrants au premier chef), les friches disparaissent au profit de prairies temporaires d'association à plus haute teneur qualitative. Mais perdurent encore des systèmes de culture à base de tubercules en rotation avec des friches herbeuses de plusieurs années. En sont à leur tête des familles qui, moins bien dotées en capitaux (pas de membres migrants ou échec de la migration), ne sont pas en mesure de convertir leur exploitation agricole vers un élevage bovin laitier plus performant (maintien de la conduite au piquet de races bovines rustiques sur des espaces fourragers non semés). Lorsqu'elle est réussie (remboursement de la dette pour le passage puis accumulation de capital), l'émigration autorise l'acquisition de nouveaux terrains. Les plus prisés (terrains de haute aptitude agricole du bas-pays) faisant l'objet d'une très forte convoitise, nombre de familles de migrants « se rabattent » sur les terrains de l'écosystème paraméen, plus accessibles financièrement (Vaillant, 2013). Signalons que la diffusion de l'usage du tracteur coïncide avec l'émigration. L'accroissement du pouvoir d'achat des familles de migrants permet en effet d'engager les dépenses relatives au service de labourage et, ce faisant, d'étendre le front fourrager en altitude. Ce mode d'exploitation du milieu menace pourtant le devenir des páramos, dans la mesure où la préparation des terrains au tracteur altère significativement les propriétés structurales des andosols (de Noni *et al.*, 2000) diminuant ce faisant leur capacité de régulation des flux hydriques vers l'aval et leur résistance aux agents d'érosion (Poulenard *et al.*, 2001 ; Estupiñán *et al.*, 2008).

Discussion

Ce que l'on entend par friche : un regard d'agro-économistes

- 17 Outre la mauvaise réputation de la friche dans son acception générale (cf. introduction), le mot est frappé d'ambiguïté, le sens qu'on lui attribue variant selon les époques et les lieux. « L'étude de la friche constitue l'exemple même de la thématique pluridisciplinaire pouvant être appréhendée par plusieurs "entrées", les unes relevant des sciences naturelles, les autres des sciences humaines et sociales » (Diry & Mignon, 2000). Aussi s'agit-il, au regard des résultats présentés ci-avant, d'énoncer ce que nous entendons par friche, en précisant que le point de vue privilégié ici est celui d'agro-économistes.
- 18 Relevons tout d'abord que friche n'est pas jachère, ce mot désignant une terre labourée avec pour buts de (i) réduire le stock de semences d'adventices dans le sol et (ii) préparer le lit de semences pour faciliter la germination et l'enracinement de la culture (Morlon & Sigaut, 2008). Reconnaissons ensuite que « le mot friche est un des plus "piégés" en agriculture, car son acception actuelle exclut explicitement ce qu'il recouvrait autrefois » (Morlon, 2012). Considéré de nos jours comme l'un des signes de l'abandon de l'activité agricole, la friche désignait pourtant jadis deux types d'occupation de la terre qui, bien que fort différents, avaient en commun l'absence totale de travail du sol et le fait que la végétation était pâturée : (i) le plus souvent, des prairies spontanées ou semées², en rotation avec des cultures annuelles (défricher, c'était alors retourner une prairie) et (ii) moins souvent, des végétations ligneuses résultant de l'abandon (*ibid.*). La difficulté tient alors à l'usage d'un même mot pour qualifier « (i) des surfaces qui ont été cultivées, où croît une végétation spontanée et dont la remise en culture est prévue³ » [...] et (ii) des

surfaces qui ont été cultivées et qui sont, a priori, abandonnées (Ducourtieux, 2009). Dans la présente étude, nous qualifions les premières de « friches » et faisons nôtre la suggestion de Ducourtieux (2009) de retenir, pour les secondes, le terme « d'espaces dépris » (Roussel, 1996). Ces derniers sont repérables, dans le paysage du Haut-Cañar, par leur végétation ligneuse.

- 19 Notons que friches et espaces dépris sont occupés des mêmes formations végétales dans leur première phase de développement mais qu'un changement de celui qui prévoit son usage peut entraîner le basculement invisible d'une catégorie à l'autre. Ceci montre le côté incertain de l'usage de l'espace envisagé par les agriculteurs et souligne que la notion d'abandon s'avère *in fine* toute relative car les types d'occupation du sol restent soumis aux aléas intrinsèques des trajectoires et des décisions des acteurs (notamment celle d'émigrer). Il en est ainsi du Haut-Cañar où espaces dépris et friches constituent un ensemble d'espaces diversement valorisés par les hommes et les animaux qui, en retour, modifient forme, composition et évolution des formations végétales.

Retour sur la situation agraire du Haut-Cañar, au regard du sens accordé à la notion de friche

- 20 L'intégration de cette société rurale dans l'espace national (depuis les années 1960) puis international (à partir du XXI^e siècle) a fragilisé une agriculture de montagne aux conditions bioclimatiques et socio-économiques relativement défavorables. Et si la circulation migratoire permettait autrefois de maintenir des systèmes de production agricole à haute intensité de travail, l'émigration récente a bouleversé ses derniers en profondeur. Mais elle le fait de manière différenciée, selon les ressources dont disposent les familles (notamment l'accès au marché du travail des pays de destination des migrants). Espaces dépris sur la corniche et avancée du front fourrager dans les páramos (moyennant défriche) mettent en lumière le processus de différenciation sociale à l'œuvre, que renvoient du reste les transformations antagoniques du paysage agraire. Pourrait-on, à cet effet, considérer les friches comme l'empreinte de la pauvreté sur le paysage, les familles qui y ont recours étant justement celles qui, faute de moyens, ne sont pas en mesure de mettre en place des systèmes de production agricole intégrant des prairies temporaires d'association et recourant au tracteur pour préparer les terrains⁴ ?
- 21 Quant aux espaces dépris que l'on observe sur certains pans de la corniche (Fig. 4), ils peuvent exprimer l'impossibilité (ou le choix par défaut ?) de certaines familles (comptant notamment des migrants en leur sein) de continuer à mettre en valeur ces espaces autrefois intensément cultivés. Par ailleurs, certains espaces dépris sont communautaires. En ce sens, l'enrichissement ne révélerait-il pas le dysfonctionnement des instances collectives ? Il est vrai que, pour certains (les familles de migrants au premier chef), la distance à parcourir jusqu'au petit lopin situé dans les communaux (c'est-à-dire éloigné, en altitude et de faible aptitude agricole) et la limitation de l'usage du tracteur par la pente et l'exiguïté de la parcelle, ne justifieraient plus à leurs yeux la fourniture de plus de 40 jours de travail au titre des obligations communautaires. Précisons toutefois que certains espaces a priori abandonnés auraient probablement été refermés par le développement de formations ligneuses s'ils n'étaient pas tombés sous la dent de ruminants qui maintiennent ainsi la végétation à un stade herbacé. Apparaissent à nouveau ici les familles les plus pauvres de la haute vallée qui occupent, bien souvent par voie de fait, ces espaces laissés à l'abandon par les familles qui en sont propriétaires ou en

ont l'usufruit (Vaillant, 2015). Ceci étant dit, ces espaces dépris (par les agriculteurs) deviennent espaces valorisés par d'autres acteurs, au premier rang desquels figurent les guérisseurs traditionnels qui y trouvent nombre de plantes spontanées rentrant dans la confection de remèdes divers et variés.

- 22 Enfin, le stade de la formation végétale (ligneux pour les espaces dépris) renseignerait sur la durée de l'abandon, pour certains liée à la durée de l'absence du migrant. A contrario, la disparition de la végétation spontanée (une défriche moyennant un travail motomécanisé du sol) attesterait de son retour, ou de sa réussite à l'étranger.

Conclusion

- 23 Dans la haute vallée du Cañar, la friche, loin de signifier l'abandon, constitue au contraire un indicateur de maintien de l'activité agricole par certaines franges de la société. À y regarder de près, friches et espaces dépris ont en commun de marquer le paysage du sceau de la marginalité. L'empreinte est inscrite dans le paysage où la marginalité est à relier aux contraintes du milieu (les espaces dépris ou ceux de moindre aptitude agricole). Elle l'est aussi dans la société, au sens où elle est à rapprocher des contraintes économiques de ceux qui ne sont pas en mesure de « moderniser » leur exploitation agricole (recours au service de labourage, semis de plantes fourragères sélectionnées, fertilisation minérale), notamment ceux qui n'ont pas pu émigrer ou qui ont échoué dans leur tentative. En bref, ce sont bien les familles les plus précaires qui s'efforcent de maintenir des friches herbeuses (« repos » pâturé) au sein de systèmes de culture à base de tubercules dans le but de restaurer la fertilité de leurs terres, une voie qui leur est autrement plus accessible (Mazoyer & Roudart, 1997). Si l'on ne craignait pas l'usage d'un langage par trop familier, on s'avancerait à dire que la friche est un « truc de pauvre ». Entre défrichage et enrichissement, le paysage révèle ainsi les hétérogénéités sociales et les rapports différenciés que les familles entretiennent au fait migratoire. Dans d'autres montagnes andines, la migration a participé de nouveaux modes de mise en valeur agricole plus intensifs en capital, tel le maraîchage aux alentours de Cuenca dynamisé par les rapports ville-campagne (Rebaï, 2012) ou le boom du quinoa sur l'Altiplano bolivien (Vassas Toral, 2011) stimulé par la demande internationale. Dans d'autres, c'est la déprise agricole (faute de ressources et de débouchés) qui caractérise d'abord la région, comme dans le cas de l'extrême Sud andin de l'Équateur (Gray, 2008). Peut-être est-ce alors dans la révélation de la coexistence de deux dynamiques au premier abord antagoniques (le paradoxe) que se loge l'originalité du paysage du Haut-Cañar, originalité révélée par l'attention accordée aux friches.
- 24 La notion de friches en montagne (telle qu'entendue par des agro-économistes) renvoie à l'idée selon laquelle étudier ces dernières sans les rattacher à un étage agro-écologique en particulier a peu de sens. Une vision systémique des enjeux et usages des divers écosystèmes étagés, à un moment donné, apparaît en fait nécessaire à la compréhension de la fonction des différentes friches que leur assignent les catégories d'agriculteurs qui en tirent parti.

BIBLIOGRAPHIE

- Acosta A., 2006.- *Breve historia económica del Ecuador*, Corporación Editora Nacional, Quito.
- Acosta-Solis M., 1984.- *Los páramos andinos del Ecuador*, Publicaciones científicas MAS, Quito.
- Acosta-Solis M., 1968.- *Divisiones fitogeográficas y formaciones geobotánicas del Ecuador*, Casa de la Cultura Ecuatoriana, Quito.
- Buytaert W., Célleri R., De Bièvre B., Cisneros F., Wyseure G., Deckers J., Hofstede R., 2006.- « Human impact on the hydrology of the Andean páramos », in *Earth-Science Review*, 79, pp. 53-72.
- Cochet H., 2011.- *L'Agriculture comparée*, Quæ, Versailles.
- Cortes G., 2008.- *Migrations, espaces et développement. Une lecture des systèmes de mobilité et des constructions territoriales en Amérique latine*, Université de Poitiers, Poitiers.
- Cueva A., 2003.- *El proceso de dominación política en el Ecuador*, Planeta-Lettravivia, Quito.
- Diry J.-P., Mignon C., 2000.- « La friche dans le Massif central. Du constat à l'essai explicatif », in *Les friches dans le Massif central. Mythes et réalités*, Presses Universitaires Blaise-Pascal, Clermont-Ferrand, pp. 9-66.
- Ducourtieux O., 2009.- *Du riz et des arbres. L'interdiction de l'agriculture d'abattis-brûlis, une constante politique au Laos*, Karthala-IRD, Paris.
- Estupiñán L.-H., Gómez J.-E., Barrantes V.-J., Limas L.-F., 2009.- « Efecto de actividades agropecuarias en las características del suelo en el paramo El Granizo (Cundinamarca – Colombia) », in *Rev. U.D.C.A Act. & Div. Cient.* 12(2), pp. 79-89.
- García Pascual F., 2006.- « El sector agrario del Ecuador : incertidumbres (riesgos) ante la globalización », in *Íconos*, 24, pp. 71-88.
- Gastambide A., 2005.- *Dollarisation partielle et dollarisation intégrale : L'expérience de l'Équateur*, Université d'Auvergne Clermont I, Clermont-Ferrand.
- Gray C., 2008.- *Out-migration and Rural Livelihoods in the Southern Ecuadorian Andes*, University of North Carolina, Chapel Hill.
- Guaicha M., Robles I., Rouillard S., 2001.- *El páramo de Culebrillas para el desarrollo local*, CICDA-CEDIR, El Tambo.
- Janin C., Andres L., 2008.- « Les friches : espaces en marge ou marges de manœuvre pour l'aménagement des territoires ? », in *Annales de géographie*, 663, pp. 62-81.
- Kaufmann J.-C., 2011.- *L'entretien compréhensif*, Armand Colin, Paris.
- Larrea C., Sánchez J., 2003.- « Pobreza, dolarización y crisis en el Ecuador », in *Ecuador Debate*, 8, pp. 7-24.
- Mazoyer M., Roudart L., 1997.- *Histoire des agricultures du monde, du néolithique à la crise contemporaine*, Editions du Seuil, Paris.
- Minga D., Nugra, F., 2009.- *Puesta en valor del Qhapaq-Ñan. Informe técnico de flora vascular y liquénica, zona 3 Cañar*, Ministerio Coordinador del Patrimonio Cultural y Natural-Instituto

Nacional de Patrimonio Cultural-Facultad de Ciencias de la Hospitalidad de la Universidad de Cuenca, Cuenca.

Morlon P., Sigaut F., 2008.- *La troublante histoire de la jachère*, Quæ-Educagri, Versailles.

Morlon P., 2012.- « Friche, défricher », in *Les mots de l'agronomie*, visited November 15th 2017, http://mots-agronomie.inra.fr/mots-agronomie.fr/index.php/Friche,_d%C3%A9fricher

Noni G. de, Asseline J., Viennot M., 2000.- « Erosion des sols volcaniques de la cordillère des Andes, en Equateur », in *Revue de Géographie Alpine / Journal of Alpine Research*, 88(2), pp. 13-26.

Poulenard J., Podwojewski P., Janeau J.L., Collinet J., 2001.- « Runoff and soil erosion under rainfall simulation of Andisols from the Ecuadorian Páramo : effect of tillage and burning », in *Catena*, 45(3), pp. 185-207.

Pourrut P., 1994.- *L'eau en Équateur. Principaux acquis en hydroclimatologie*, ORSTOM Éditions, Paris.

Rebaï N., 2012.- *À chacun son chemin. Une analyse de la redéfinition des stratégies paysannes et des dynamiques territoriales dans le contexte migratoire des Andes équatoriennes*, Université Paris 1 Panthéon-La Sorbonne, Paris.

Roussel B., 1996.- « Friches et jachères : questions d'actualité, problèmes de toujours », in *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, 38(1), pp. 7-18.

Vaillant M., 2015.- « Le moment iony et la paysannerie indienne de l'Équateur », in Bosc P.-M., Sourisseau J.-M., Bonnal P., Gasselin P., Valette E. and Béliers J.F. (coord.), *Diversité des agricultures familiales. Exister, se transformer, devenir*, Editions Quæ, Versailles, pp. 111-126.

Vaillant M., 2013.- *L'aire ou la barque. Migrations, mondialisation et transformations agraires en haute vallée du Cañar (Andes australes de l'Équateur)*, AgroParisTech, Paris.

Vassas Toral A., 2011.- *Ruralité et agriculture au prisme des mobilités spatiales. L'Altiplano Sud de la Bolivie à l'heure du boom de la quinoa*, Université Paul Valéry, Montpellier.

Winckell A., Zebrowski C., Sourdat M., 1997.- *Las regiones y paisajes del Ecuador*, tomo II, IPGH-ORSTOM-IGM, Quito.

NOTES

1. . Contagion de la crise asiatique de 1997 dans le système financier équatorien, phénomène sévère du Niño de 1998 ayant entraîné de lourdes pertes économiques et humaines, contraction de la demande mondiale en produits tropicaux et miniers précipitant la chute des recettes d'exportation de l'Équateur (Gastambide, 2005), instabilité politique chronique (4 présidents entre 1997 et 2001) (Larrea & Sánchez, 2003).

2. . Dans ce cas, la diversité de la nature des prairies peut encore être étendue, compte tenu de la durée de la formation herbacée d'autant plus longue que la pression du bétail sur la végétation est élevée ou qu'un éventuel usage du feu limite la progression des essences ligneuses.

3. . Le développement d'une végétation spontanée (choix délibéré) a ici une fonction de « repos », dans le but de favoriser, à moindre coût, la restauration de la fertilité du sol.

4. . La typologie des ménages agricoles, élaborée sur la base de l'échantillon raisonné de 163 cas étudiés précédemment cité (Vaillant, 2013) met en évidence : que ce sont d'abord ceux ayant accumulé du capital (en particulier via la migration internationale) qui accèdent aux terres de páramos et les défrichent pour y mettre en œuvre des systèmes de production à dominante laitière ; que les systèmes de production intégrant les friches (en rotation avec des tubercules notamment, mais également celles des bords de chemin ou dans les espaces dépris) sont surtout

le fait de ménages agricoles pauvres, sans migrants en leur sein (jeunes ménages au pays et familles monoparentales –suite à un échec migratoire–, au premier chef).

RÉSUMÉS

Au seuil du XXI^e siècle, l'Équateur plongeait dans la période économique la plus sombre de son histoire républicaine, à l'origine d'un vaste mouvement migratoire vers l'étranger. Dans la haute vallée andine du Cañar, la promptitude et l'ampleur de ce mouvement avait alors tout du signe avant-coureur de l'exode et du retour du milieu à la nature. Une décennie plus tard, le paysage agraire révèle un étrange paradoxe : certaines unités de paysage, apparemment abandonnées à la friche, suggèrent le déclin progressif de l'agriculture tandis que d'autres laissent entrevoir la progression en altitude d'un front fourrager. Que dire alors de ce paysage qui donne à voir un processus d'enrichissement dans certaines de ses sections et de défrichage dans d'autres ? Quel sens accorder au terme de friche quand la montagne renseigne des modes de mise en valeur agricole apparemment antagoniques ? Telles sont les questions que nous abordons dans le présent article, avec la friche comme fil d'Ariane. Une analyse du paysage, conjuguée au recours à l'histoire agraire de la région d'étude, permet d'éclairer les raisons du paradoxe observé et de donner sens aux rapports entre types de friche et dynamiques agraires, mobilités spatiales et processus de différenciation sociale. Principal résultat : loin de signifier l'abandon, la friche imprime dans le paysage le maintien d'une activité agricole par ceux qui ne sont pas en mesure d'émigrer ou de moderniser leur exploitation. Ce résultat invite à revisiter la notion de friche (d'un point de vue agro-économique), notamment dans la nécessité de saisir les enjeux et usages des divers écosystèmes étagés et de comprendre la fonction des différentes friches que leur assignent les catégories d'agriculteurs qui en tirent parti.

On the threshold of the 21st century, Ecuador fell into the darkest economic period in the history of its republic, the cause of which was a vast migratory movement abroad. In the high Andes valley of Cañar, the swiftness and extent of the movement seemed, in many ways, to be the precursory signs of an exodus and a return to nature of the environment. A decade later, the agrarian landscape shows a strange paradox : some sections of land, apparently abandoned to wilderness, suggest a progressive decline in agriculture, whereas others suggest the progression of a fodder front to higher altitudes. So what can we say about this landscape that shows a process of set-aside in some of its sections and cultivation in others ? What meaning can we give to the term 'fallow' with the mountains providing information on what appear to be antagonistic methods of agricultural development ? These are the questions dealt with in this article, with 'fallow' as the main thread. An analysis of the land, combined with the use of the agricultural history of the study area, helps to shed light on the reasons for the observed paradox and gives meaning to the relationships between types of fallow and agricultural dynamics, mobility and the process of social differentiation. Principal result : far from signifying abandonment, fallow land is visual proof in the landscape of the maintenance of agricultural activity by those who are unable to migrate or modernize their farms. This result invites us to revisit the notion of wasteland fallow (from an agro-economic point of view), in particular the need to understand the stakes and uses of the various tiered ecosystems and to understand the function of the different fallow lands assigned to them by the categories of farmers who take part in them.

INDEX

Mots-clés : Dynamiques agraires, Équateur, friche, migration, montagne.

Keywords : Agrarian dynamics, Ecuador, fallow, migration, mountain.

AUTEURS

MICHEL VAILLANT

École d'Ingénieur en Agro-développement international (Istom), 4 rue Joseph Lakanal, 49000

Angers

m.vaillant@istom.fr

MARC OSWALD

École d'Ingénieur en Agro-développement international (Istom), 4 rue Joseph Lakanal, 49000

Angers